

« Liminaire »

Jean-François Cottier

Tangence, n° 92, 2010, p. 5-8.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/044938ar>

DOI: 10.7202/044938ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Liminaire

Jean-François Cottier,
Université de Montréal

Quand, au début des années 1960, le rapport Parent proposa la démocratisation des collèges classiques du Québec et une réforme des universités, il rejoignait la vision idéologique de la Révolution tranquille, soucieuse de faire entrer le Québec dans la modernité et de démocratiser la société. Mais, aussi légitime que puisse être l'idéal de ce mouvement de fond, il marqua, de fait, la fin des études classiques dans les écoles secondaires, et en particulier de l'enseignement du grec et du latin. Comme l'analyse finement Benoît Castelnérac dans un article consacré à cette question¹ et comme l'explique très bien, en la déplorant, le sociologue Guy Rocher, ancien membre de la Commission Parent, la conséquence en fut que :

L'ancienne hiérarchie que nous avons voulu défaire entre le collège classique et l'enseignement scientifique s'est reconstituée aujourd'hui, mais de façon inversée. Les sciences autrefois dévalorisées au Québec, sont à la pointe de la pyramide et cela particulièrement au secondaire et au Cégep. Et les sciences sociales, et plus encore, les humanités souffrent d'une dévalorisation dans l'enseignement. Cette pyramide se retrouve même chez les professeurs de Cégep et d'Université².

À la même époque, mais de l'autre côté de l'Atlantique, Jacques Brel commençait à fredonner sa célèbre chanson *Rosa* (1962)³, dans laquelle il dénonçait un système scolaire obsolète placé sous la tyrannie du latin, langue devenue le symbole odieux d'une société élitiste. Ce « tango des bons Pères et des forts en thème » était aussi le cauchemar des « forts en rien » et le symbole à abattre de deux institutions, l'Église et l'École, qui voyaient leurs bases ébranlées par l'*aggiornamento* de ces mêmes années. Ainsi, en très

-
1. Benoît Castelnérac, « L'étude du grec et du latin est-elle un idéal du passé? », *Médiane*, vol. 1, n° 1, 2006, p. 24-29.
 2. Guy Rocher, « La commission Parent et la culture humaniste au Cégep », dans *Les cégeps ont-ils un avenir?*, Montréal, Boréal, 1988, p. 33. Voir aussi Jean-François Cottier, *Profession : latiniste*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2008, p. 59-63.
 3. http://www.frmusique.ru/texts/b/brel_jacques/rosa.htm

peu de temps, au nom de la modernisation et de la démocratisation, le latin quitta à la fois les autels et les salles de classe, passant du pinacle de la hiérarchie scolaire au rayon des vieilleries, n'ayant plus le droit de cité à l'âge atomique. Au Québec, cette désaffection pour les études classiques a, entre autres, eu pour conséquence d'entraîner l'oubli de tout le patrimoine littéraire latin moderne, à un moment où justement, ailleurs dans le monde, les études néolatines prenaient leur essor. Aussi les textes latins composés en Nouvelle-France et au Québec n'ont-ils jamais vraiment reçu l'attention des chercheurs : les latinistes, par manque de temps ou d'intérêt, les autres, par manque de maîtrise de la langue latine ou par rejet de ce qu'elle pouvait encore représenter idéologiquement.

Comme l'a écrit le grand néolatiniste Joseph Ijsewijn, l'un des très rares savants à s'être penché (rapidement) sur la question : « on n'a pas encore écrit l'histoire du latin au Canada ⁴ ». Toutefois, le terrain n'est pas complètement en friche, puisque plusieurs recherches ont été menées ces dernières années sur l'histoire intellectuelle et culturelle du Québec moderne, histoire dans laquelle la place et le rôle du latin ont bien sûr été pris en considération. On peut donc s'appuyer, comme sur autant de guides très sûrs, aussi bien pour la méthode que pour les résultats, sur l'ouvrage pionnier qu'Yvan Lamonde a consacré à l'enseignement de la philosophie au Québec ⁵, ou sur les travaux plus récents que Marc André Bernier a menés, pour sa part, sur la rhétorique au XVIII^e siècle ⁶, tandis que l'on peut se référer aux livres que les

-
4. Nous traduisons : « [...] the history of Latin in Canada has never been written ». Josef Ijsewijn, *Companion to Neo-latin Studies*, Louvain, Leuven University Press, 1990, t. I, p. 287.
 5. Yvan Lamonde, *La philosophie et son enseignement au Québec (1665-1920)*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec. Histoire », 1980.
 6. Marc André Bernier, « La conquête de l'éloquence au Québec. La *Rhetorica in Seminario Quebecensi* (1774) de Charles-François Bailly de Messein », *Voix et Images*, vol. XXII, n° 3 (66), printemps 1997, p. 582-598 ; « Persuader et séduire : les figures de pensées dans les *rhetoricae* québécoises du XVIII^e siècle », *The Canadian Journal of Rhetorical Studies/La revue canadienne d'études rhétoriques*, n° 10, septembre 1999, p. 1-10 ; « Dossier. La conquête de l'éloquence au Québec. La rhétorique et son enseignement (1712-1800) », *The Canadian Journal of Rhetorical Studies/La revue canadienne d'études rhétoriques*, n° 9, septembre 1998, p. 97-153 ; « Histoire de la rhétorique au Québec au XVIII^e siècle : enjeux et perspectives de recherche », *The Canadian Journal of Rhetorical Studies/La revue canadienne d'études rhétoriques*, n° 9, septembre

historiens Claude Galarneau⁷ et Claude Corbo⁸ ont publiés sur l'enseignement dispensé dans les collèges classiques et sur le système scolaire québécois. Enfin, Rainier Grutman, en analysant la place du latin dans le XIX^e siècle québécois a non seulement mis en évidence sa valeur symbolique (« le latin signe de stratification sociale »), mais il lui a aussi rendu sa juste place au sein de ce qu'il nomme l'hétérolinguisme québécois (« La diglossie comme concurrence culturelle »)⁹.

Ces textes et cette tradition représentent néanmoins un point aveugle de l'histoire littéraire et culturelle québécoise qu'il est temps d'explorer. Les articles qui suivent sont le résultat d'une première journée d'étude qui s'est tenue à l'Université de Montréal le 4 octobre 2009 dans le cadre du CRILCQ, journée où étaient réunis des spécialistes des langues classiques, de l'histoire de la Nouvelle-France et de la littérature québécoise. Les quatre premières contributions dressent un premier bilan de ce que nous savons sur les écrits latins de la Nouvelle-France (Jean-François Cottier), tout en ouvrant des pistes nouvelles et prometteuses, en approfondissant la question de la culture classique des Jésuites (Hajo Westra), en interrogeant les différents registres linguistiques utilisés par les missionnaires dans leurs rapports avec les Amérindiens (John Bishop) et en travaillant sur les questions de réécriture entre les sources en vernaculaire et la production d'une histoire officielle de la Nouvelle-France, rédigée pour sa part en latin (Amélie Hamel). Les deux dernières contributions sont consacrées,

1998, p. 99-110 ; « Rhétorique des Lumières et théories de l'*elocutio* : la formation d'une prose militante dans le Québec des Lumières », *The Canadian Journal of Rhetorical Studies/La revue canadienne d'études rhétoriques*, n° 9, septembre 1998, p. 141-154 ; « Enseignement de la rhétorique au Québec au XVIII^e siècle : présentation bibliographique et critique », *The Canadian Journal of Rhetorical Studies/La revue canadienne d'études rhétoriques*, n° 9, sept. 1998, p. 11-14.

7. Claude Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français*, Montréal, Fides, 1978.
8. Claude Corbo, *La mémoire des cours classiques. Les années aigres-douces des récits autobiographiques*, Montréal, Logiques, 2000 ; *Repenser l'école. Une anthologie des débats sur l'éducation au Québec de 1945 au rapport Parent*, choix de textes et présentation par Claude Corbo avec la coll. de Jean-Pierre Couture, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « PUM Corpus », 2000.
9. Rainier Grutman, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, Montréal, Fides-CÉTUQ, coll. « Nouvelles études québécoises », 1997, en particulier p. 114-125.

pour leur part, au XIX^e siècle québécois et à ses racines classiques, avec l'analyse de l'hypotexte virgilien du roman *Jacques et Marie* de Napoléon Bourassa (Iréna Trujic) et avec celle de la composition d'un recueil de textes destiné à l'apprentissage du grec et réalisé par John Larkin, alors professeur de philosophie au Petit Séminaire de Montréal (Benoît Castelnérac). Ce double éclairage sur les écrits latins de la Nouvelle-France et sur la culture classique du XIX^e siècle québécois appelle d'autres travaux qui approfondiront telle ou telle piste, ou qui en ouvriront de nouvelles en interrogeant par exemple la littérature du XX^e siècle.

Avant de laisser la parole aux différents collaborateurs de ce volume, il me reste à remercier chaleureusement le comité de rédaction de *Tangence* pour tout le travail accompli. Ces remerciements s'adressent en particulier à Marc André Bernier et Claude La Charité présents à mes côtés dès les débuts de ce projet de recherche qu'ils n'ont jamais cessé de soutenir par de nombreuses marques d'encouragement. Je veux aussi exprimer ici ma gratitude à deux de mes collègues de l'Université de Montréal, Guy Laflèche et Dominique Deslandres, pour toutes nos discussions et leur aide toujours fidèle : *Gratias eis ago maximas!*